

AHMED BELHAFEF

Obsession
et
inceste

Roman

Septembre 2022

Du même auteur :

- *Dieu en a décidé ainsi* : Roman édité aux éditions du Net.
- *Un défunt sans nom* : Nouvelle éditée en lecture libre sur la plate forme Atramenta.
- *Un doux cauchemar* : Roman édité aux éditions Book- édition.

Ce livre a été publié par : **BookElis**

- ISBN : 979-10-424-0497-0
- L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.
- © Ahmed Belhaffef

L'infographie sur la page de couverture est l'œuvre de mon clone spirituel et ami de toujours Zaky B

À ma fille.

À toute victime d'arrogante
ignorance et d'intrépide
intolérance.

À Samira.

Que la force me soit donnée de supporter ce qui ne peut être changé, le courage de changer ce qui peut l'être et la sagesse de distinguer l'un de l'autre.

Marc Aurèle*

*: en latin *Marcus Aurelius Antoninus* est un empereur, philosophe stoïcien et écrivain romain né le 26 avril 121 ap JC à Rome et mort le 17 mars 180.

Premier Chapitre.

**DES PLUS PROFONDS DESIRS NAISSENT
SOUVENT LES HAINES LES PLUS
MORTELLES.**

Socrate (470/469-399 av JC)

J'avais juste vingt ans lorsque, je fus hanté par cet infâme et capricieux désir de plonger dans la fornication avec ma belle-sœur Fatma.

Même si le désir est le plus égoïste de tout, personne ne pourrait nier qu'exister et désirer ne sauraient subsister l'un sans l'autre.

Le désir n'est que l'ensemble des illusions qui forme le fond de notre existence. Exister c'est désirer et l'existence (non la vie) n'est que de l'égoïsme. Si les bonzos bouddhistes, les adeptes du soufisme ou

les ascètes chrétiens ne sont pas égoïstes c'est parce qu'ils ne désirent plus rien, et n'ont plus besoin de désirer. Ceux-là, vivent leurs convictions et s'y attellent à atteindre une béatitude d'émancipation en se mettant hors des influences de leurs désirs tout en éteignant leur existence et leur égoïsme.

Certains philosophes et érudits insistent sur la différence entre désir et besoin (et ils n'ont pas tort). Tous les vivants sont placés dans un précepte de besoin et non de désir. Nos besoins sont répétitifs et nécessaires. Ainsi si nous ne respirons pas, ne pensons pas (ici penser n'est pas juger car tout jugement démuné d'une sagesse sûre ne pourrait être que blasphème et diffamation), ne dormons pas, ne mangeons pas ou ne buvons pas, d'une manière récurrente, nous mourons.

Nos désirs, par contre, n'ont pas forcément de corrélations avec nos besoins réels. Je peux vivre

comme tout autre être vivant (ne pas mourir) sans être fortuné, sans faire l'amour ou sans avoir d'enfants.

Si le besoin nous fait vivre, le désir, c'est-à-dire l'existence nous pousse à chercher un bien-être qui n'est pas nécessaire à la vie. Puisque le désir diffère du besoin, "Exister" n'est pas "Vivre".

Certains définissent le désir comme une tendance intuitive, antagonique à la raison. Nous avons tous le désir de vivre éternellement et ce n'est pas raisonnable. D'autres disent que c'est l'impulsion de cette intuition ou de cette perception de tous les plaisirs que l'être humain a de lui-même et de sa propre existence.

Ainsi, notre existence n'est que la résultante des satisfactions de nos plaisirs.

Baruch Spinoza (1632 - 1677) définit le désir comme « *une tendance qui a pris conscience d'elle-même* ».

Prise de conscience pour certains, perception de notre propre existence ou intuition pour d'autres, cette tendance émet vers ma belle-sœur Fatma (plus précisément) et non vers une autre personne, peut être plus belle et selon nos mœurs, aisément plus accessible, une quantité d'émotions, de sensations ou de pensées qui pourraient être qualifiées, par tous, d'obsession sinon d'adultère ou d'inceste. Et c'est justement ce que ma prise de conscience ou intuition projette ainsi qui peut lui sembler préférable à ce qui m'est moralement et réellement acquis.

Cette morale, actualisée par notre conscience, nous apporte une dimension saine et paisible puisque nous ne serons plus en conflit avec nos pulsions naturelles, avec les autres créatures ou avec nous-mêmes.

Sans conscience et sans morale, tout désir mène à la vanité, à l'égoïsme et à l'individualisme qui conduisent à la violence et au crime. Aussi, derrière

tout désir immoral il y a une souffrance car la course aux désirs, démunis d'une conscience éveillée, est épuisante et frustrante. "Exister" c'est-à-dire désirer nous promet beaucoup plus de sacrifices que "vivre".

L'intelligence humaine reste à l'affût d'un désir idéal, parfois même utopique, qui crée une rivalité des concepts et pourrait mener aux conflits les plus désastreux. Sans être intelligent, l'animal soumis à son instinct, ne tue que pour manger c'est-à-dire pour vivre, l'homme tue pour un idéal, pour un désir c'est-à-dire pour exister.

Peut-on parler de liberté ou de désir pour Robinson Crusoé sur son île ou bien pour Tarzan dans sa jungle. Tarzan et Crusoé luttent pour survivre et non pour exister. Tous deux ne vivaient pas en société, vivaient dans notre imaginaire là où, il n'y a ni morale, ni conscience. Cependant, ce sont cette morale et cette conscience qui gouvernent nos sociétés et gèrent nos

libertés pour juguler nos désirs et notre égoïsme. Alors, sans pour autant prétendre être Tarzan ou Crusoé et sans être couard, je m'obligeais à maintenir mes envies (mon désir et ma liberté) dans un état conforme à ma conscience et aux enseignements moraux socioculturels, religieux et à la peur du créateur de l'univers.

Je savais, pourtant, que je jouais avec une guillerette et plaisante absurdité que j'avais créée moi même. En désirant l'épouse légitime de mon frère, biologique, co-utérin, de même semence et de même sang, j'augurais tout imprévu car j'outrageais la morale de mes aïeux et me préparais à un affrontement direct avec ma conscience et par ce avec nos coutumes, nos traditions et tous les membres de ma tribu.

Ce fou désir m'écartelait et je ne voyais aucune autre existence, aucun autre plaisir de la vie qu'à

travers les seins et la chute de hanches de notre bru Fatma.

Étant un élève placé en internat au lycée de la ville la plus proche où tout se conjugait au masculin, je ne rentrais chez nous que pendant les vacances. C'était bien sûr, mon seul moment de plaisir et de liberté. Comme presque tous les garçons de mon âge, le féminin ne m'était pas encore connu, je n'avais eu aucune relation amoureuse et je souffrais d'une aridité affective et d'une misère vénérienne bien acérée.

Cette souffrance m'ôtait toute envie de vivre et m'incitait, parfois, à vouloir mettre fin à mes jours mais l'idée de finir en enfer me décourageait. Je me surpris, plus d'une fois, en présence de l'objet de mes désirs, savourant un délice érotique puis me réveillant d'un songe que je voulais sans fin.

Au risque de me faire injurier par tous, je persistais à aimer Fatma d'un amour épicurien et surtout discret,

car mon manque d'impudence m'empêchait de transgresser les concepts d'une éducation pétrie dans les traditions d'une société conformiste et conservatrice.

Fatma joignait, aux avantages d'une beauté qu'il me serait impossible de décrire des yeux de jade aussi bleus que l'azur, une svelte silhouette si charmante et si fluette et la grâce d'un majestueux et pathétique buste forgé dans l'ignorance des allégresses citadines et dans les rudes labeurs de la campagne.

Connue par sa crédule fidélité, Fatma était folle amoureuse de son époux et le faisait comprendre à tous. Elle l'assistait crûment aux champs et s'occupait de l'entretien des vaches. Mais, malgré ce grand amour, mon frère n'était pas heureux en ménage puisque, au bout de dix ans d'union, aucune grossesse ne s'était manifestée.

La vie est ainsi faite, il y a la femme qui nous aime et celle qui nous donne des enfants.

Chez nous et depuis toujours, l'infécondité de toute femme mènerait forcément à sa répudiation. On a toujours dit d'une femme stérile qu'elle avait épuisé un bon paquet de ses ovules sans jamais avoir réussi une seule fécondation, c'est comme si une femme était garante de sa fertilité.

Toutes nos femmes sont ainsi, elles sont toujours flattées d'avoir un mari, quel qu'il soit, et refusent de s'en séparer.

Pour toutes, un divorce est aussi impitoyable que l'amputation d'un membre ou le décès d'un proche. En somme, c'est l'instinct de survie qui les incite à tenter de se reproduire, même à contre raison.

Moi, de mon côté et en silence traître et égoïste, j'entretenais l'espoir de voir un jour Fatma libérée de tout engagement conjugal pour venir m'offrir l'instant du désir charnel dont j'avais, depuis toujours, rêvé.

Parfois, j'arrivais à penser qu'il ne saurait y avoir dans ma vie, une situation aussi défavorable au bonheur, que celle dans laquelle présentement je me trouvais. Je voulais du bien-être pour mon frère et son épouse et je ne pouvais me libérer du désir de posséder Fatma. Une folie de jeunesse, me diriez vous ? Non, « Tous les hommes ont les mêmes délires, les mêmes soupirs et les mêmes désirs. » J'étais tout simplement un homme qui désirait sa belle-sœur.

Je baignais dans une exultation infinie à chaque fois que je surpris ma vieille mère ronchonner ou bien dire à mon frère : « Tu ne peux rester sans progéniture, tu vas vieillir et à ce moment-là tu comprendras ce que disaient nos ancêtres. Désirer en hiver une figue sur l'arbre est d'un fou; c'est égale folie de désirer un enfant, lorsqu'il n'est plus permis. »

À cette douloureuse assertion mon frère ne répondait que par une salve de larmes car pour l'âtre de ces deux époux un divorce serait ravageur.

S'étant mariée à l'âge de treize ans, ma mère était née, avait vécu sur le mont Maouna et avait survécu à quatorze accouchements engendrant seize enfants (deux fois des jumeaux) dont j'étais le dernier mais pour cause de sévices de mortalité infantile, elle n'avait pu préserver que trois d'entre eux (mon frère, ma sœur et moi). Mon frère qui me dépassait de quinze ans d'âge était, en apparence, le seul bien portant de nous trois.

Ma sœur naquit prématurée, atteinte d'une curieuse maladie et dut son salut à une pratique ancestrale bien de chez nous et qui consistait à faire passer aux enfants malades toute une nuit dans le caveau ouvert de la sépulture d'un étranger.

L'inconvénient de cette ancienne pratique était, disait-on, que tout malade une fois guéri sera la proie

d'une malédiction : ne se marierait pas du tout, serait stérile ou bien se donnerait la mort.

À chaque altercation entre ma mère et sa bru, la vieille ne ratait jamais l'occasion de rappeler, non sans douleur, à Fatma son inaptitude à procréer, « tes congénères ont eu, au moins, quatre grossesses et toi tu es comme une mule hybride qui ne cesse de dévorer ses propres enfants ou bien une poule sans œufs dont la véritable place reste le four à cuisson ».

Aussi, lorsque Fatma demandait à son époux d'aller consulter un médecin, celui-ci répondait qu'aucune science n'est au-dessus de la volonté de Dieu et que seul Dieu, le tout puissant, est procréateur.

Chaque fois qu'elle lui proposait de se remarier pour avoir des enfants, il lui répondait, en présence de tous, que le frère du voisin de l'un de nos cousins était bigame et père de huit enfants. Tous ses enfants

avaient été précocement expulsés du circuit scolaire, n'avaient jamais travaillé et avaient tous basculé dans la drogue, la débauche et la délinquance. Alors, à force de passer plus de temps aux postes de police que chez lui, le frère du voisin de l'un de nos cousins fut victime de trois AVC (Accident Vasculaire Cérébrale) et d'un arrêt cardiaque, qui avait, malheureusement, eu raison de lui.

Les deux épouses s'étaient remariées et les huit enfants avaient continué leur train de vie sans aucun remord. Pour terminer, disait : « Tu sais un accouchement ça fait coucher les seins, ça amoindrie les fesses de la femme et ça lui fait gonfler le ventre. Nous sommes bien heureux nous deux, un enfant ce n'est pas que du bonheur ».

Même les femelles du voisinage n'hésitaient pas, à chaque occasion, à asperger Fatma de propos

rapetissant pour lui signifier qu'elle leurs était inférieure.

Chez nous, pour tous, la procréation est, depuis toujours, l'unique promotion sociale des femmes.

Un jour, sur un sentier menant chez nous, je rencontrai Fatma, le dos chargé d'un lourd fardeau de bois sec et les yeux d'une profonde mélancolie. Elle me salua courtoisement, se libéra de sa cargaison et avec beaucoup de tristesse me dit qu'elle voudrait bien avoir un berceau dans sa chambre comme toutes ses semblables et goûter à la sensation d'être mère. Elle serait prête à tout faire pour donner une progéniture à son cher époux.

Elle explosa en sanglots et une douleur vint me lacérer le cœur. Sous ce soleil de plomb, une forte chaleur me traversa l'échine, un pyrosis me brûla les tripes et pris de vertige, je faillis vomir.

Je n'ai pu me retenir de lui prendre la main pour la consoler, elle rougit, devint plus belle encore et retira sa main énergiquement puis commença à me raconter.

Accablée par tous, elle avait décidé d'aller demander conseil au maître charlatan du village. Celui-ci lui demanda si son mari était stérile et elle répondit qu'elle ne le savait pas. Alors, le pseudo sage lui proposa de coucher avec elle. Si elle tombe enceinte c'est la preuve que c'est son homme qui est stérile et elle aura réalisé son rêve d'être mère, sinon c'est elle.

Énervée, Fatma lui cracha dessus, lui lança une cruche d'eau à la figure, en le traitant d'impure, d'obsédé sexuel et même de pédophile et sortit en courant.

Après avoir écouté son récit avec intérêt, je n'avais rien à dire. Pour ces dégoûtantes et mauvaises conjurations, je pensais déjà connaître assez ce